



PREMIER CHAPITRE

Auteur : **Christiane COLLANGE**
Titre : ***La deuxième vie des femmes***

ISBN : **2-264-16128-8**

N°**12934**

Prix : **6,60 €**

Les progrès fabuleux de la médecine et l'évolution des mœurs donnent aujourd'hui aux femmes la chance de vivre une « deuxième vie ». Passé la cinquantaine, elles jouissent à la fois de toute leur vitalité et d'un sentiment de liberté retrouvée ; s'ouvre alors une période propice aux rencontres, aux découvertes et à l'épanouissement personnel.

Constatant que bien peu avait été écrit à leur sujet, Christiane Collange est partie à la rencontre de ces femmes. De ses tête-à-tête, elle n'a pas tiré une étude sociologique mais le tableau passionnant d'une génération, la première à connaître cette mutation.

À travers leurs exemples, leur expérience, ce qui les rapproche comme ce qui les différencie, ces femmes envoient un message résolument optimiste à toutes celles qui vivent, ou s'appêtent à vivre, une nouvelle saison dans leur existence.

CHAPITRE PREMIER

Les cinq mutations de la maturité

Notre deuxième vie commence quand la première s'achève, plus exactement elle démarre quand les données de notre première vie se trouvent profondément modifiées pour des raisons physiologiques, professionnelles, économiques, affectives ou personnelles.

Ces mutations sont au nombre de cinq :

1. Mutations familiales.
2. Mutations physiques et physiologiques.
3. Mutations au sein du couple.
4. Mutations professionnelles.
5. Mutations matérielles et financières.

J'ai retrouvé ces cinq virages existentiels dans le parcours personnel de toutes les femmes que j'ai rencontrées. Ces changements ne se produisent pas tous au même âge, dans les mêmes circonstances, avec les mêmes répercussions psychologiques, les mêmes conséquences sur les relations affectives, le niveau de vie, et les conditions de vie quotidienne de chacune. Néanmoins ces cinq évolutions

se produisent irrémédiablement au cours des vingt ou trente ans qui précèdent le grand âge.

Prendre conscience de l'importance de ces mutations au cours de notre deuxième vie, regarder comment certaines d'entre nous les surmontent ou pourquoi d'autres ne s'en remettent pas permettent de mieux envisager l'avenir et de moins craindre cette avancée en âge qui, certes, ne réjouit personne, mais qui réserve aussi de nouvelles découvertes.

I

La famille à quatre générations

Quand, il y a plusieurs années, je me suis adressée aux hommes pour réfléchir avec eux sur les joies et les difficultés du temps de la retraite, très logiquement j'ai commencé par leur parler de l'arrêt de leur activité professionnelle¹. Pour les en féliciter, puisque tant d'entre eux affirment rêver de jours tranquilles et de temps de liberté sans les contraintes quotidiennes du gagne-pain ; mais aussi pour les mettre en garde : le passage d'une vie active et réglée à des emplois du temps beaucoup moins structurés ne se déroule pas toujours sans regrets ni accès de déprime.

Aujourd'hui, pour cette enquête sur la deuxième vie des femmes, la hiérarchie des facteurs n'est plus la même. Incontestablement, en ce qui les concerne, les modifications du paysage familial viennent en tête de leurs préoccupations, loin devant la cessation de leur activité professionnelle. Je mets volontairement « modifications » au pluriel car ce sont toutes les relations entre les générations qui vont se trouver bouleversées en l'espace de quelques années. Pas toutes simultanément, pas toutes avec la même intensité ni les mêmes conséquences affectives et matérielles, mais toutes inévitablement.

L'origine du grand chambardement

Le grand chambardement commence au moment du départ des grands enfants du foyer parental. On a souvent évoqué, à propos de la cinquantaine des femmes, le syndrome du « nid vide », ce « maman blues » qui intervenait, naguère, quand les enfants se mariaient ou partaient travailler, étudier et donc habiter ailleurs. Subitement les femmes au foyer se retrouvaient seules, en tête-à-tête avec leur mari vieillissant, presque désœuvrées, souvent très tristes de ne plus avoir à préparer deux, si ce n'est trois repas par jour pour leur nichée. Les choses ont beaucoup changé avec les nouvelles générations de femmes, encore actives professionnellement quand leurs enfants deviennent adultes et prennent leur autonomie. Elles ont bien d'autres chats à fouetter que de couvrir à perpète leurs grands poussins.

¹*Toi, mon senior*, Fayard, 1996.

Beaucoup de mères au long cours constatent qu'entre le maternage intensif et le départ définitif des post-ados existe désormais une période de transition de plus en plus prolongée, surtout pour les garçons qui ont des relations moins conflictuelles avec leurs mères et n'éprouvent aucune envie de s'occuper de leur ménage et de leur bouffe². Si bien qu'au moment de la vraie rupture, elles éprouvent certes une tristesse à quitter leur rôle de maman Shiva, mais aussi un certain soulagement à l'idée de couper les amarres pour voguer plus librement vers leur deuxième vie de femme.

Toutefois, qu'elles s'en félicitent ou qu'elles le regrettent toutes les mères de « presque adultes » font la même constatation : fini le temps où papa, maman, et les chères têtes blondes ou brunes se retrouvaient matin et soir à la table familiale, fini le lien nourricier entre les acteurs d'une cellule, classique ou recomposée, nombreuse ou monoparentale qui était l'axe obligé de leur quotidien quand les enfants étaient petits. Pour beaucoup, l'image d'Épinal du repas de famille pris en commun, si souvent colportée encore par les publicités télévisées, a laissé depuis longtemps la place à des horaires anarchiques.

Certes le nid n'est pas totalement vide, loin de là, mais il se remplit par à-coups, de façon imprévisible et aléatoire, au hasard des humeurs et des occasions. Bien avant qu'ils ne quittent le domicile parental et deviennent autonomes (ou presque !) les post-adolescents ont transformé le foyer des parents en pension de famille sans obligations de présence de leur part mais avec confort garanti. Incluant la prise en charge du blanchissage du linge et de la redoutable facture de téléphone³ – surtout quand ils/elles sont amoureux ! On pourrait donc penser que le départ définitif de nos gigantesques⁴ gamins ne change pas grand-chose à cet état de fait qui dure depuis plusieurs années. Il n'en est rien. La vraie rupture, et vécue comme telle, se produit quand ils s'en vont dormir et vivre ailleurs pour de bon, et que nous perdons définitivement tout coup d'œil, même furtif, sur leurs allées et venues, leurs amours et leurs rencontres.

« Il y a longtemps que Jérémie ne participait plus guère à notre quotidien. Tout simplement parce qu'il mangeait de plus en plus rarement avec nous. En week-end, il sortait de sa chambre en fin de matinée, ne venait plus jamais à la campagne avec nous le dimanche, préférait les vacances avec ses copains, ne nous tenait même pas au courant de ses présences ou de ses absences. Quand il a amené Isabelle à la maison, nous l'avons trouvée charmante. Elle prenait souvent le petit déjeuner avec nous ! Grâce à elle nous apercevions plus souvent Jérémie en semaine. Le jour où il nous a annoncé qu'il allait prendre un studio avec sa "copine", j'ai éprouvé des sentiments vraiment contradictoires : un mélange de soulagement et de mélancolie. Mon mari avait beau m'assurer que c'était normal, que nous en avions fait tout autant à son âge, je me suis très difficilement habituée à ne plus rien savoir de son quotidien.

²Ne sursautez pas quand j'emploie ce genre de mots. C'est à dessein que j'utilise le vocabulaire des jeunes générations quand je parle de leurs comportements ou de leurs idées.

³À noter que les garçons pratiquent encore plus systématiquement que les filles cette technique de la résidence hôtelière parentale. D'une part, ils s'occupent encore moins que les filles des tâches domestiques, d'autre part, ils sont beaucoup moins pressés de chercher un logement indépendant parce que plus volontiers autorisés à importer leurs amours dans leur chambre d'enfant.

⁴Les jeunes générations ne cessent de nous dépasser par la taille. À force de les regarder d'en bas, ils nous paraissent vraiment gigantesques !

Heureusement, leur studio est trop petit pour y caser une machine à laver, si bien que Jérémie m'apporte encore son linge. Ça me permet de le voir toutes les semaines, surtout les samedis où il va au rugby se vautrer dans la boue... »

L'évocation de cet homme presque trentenaire, ingénieur informaticien, qui lui rapporte son maillot et son short crottés fait sourire les pattes-d'oie de Nadine – après tout c'est encore son petit garçon puisqu'il joue et se salit comme un gamin. Un sale gamin qu'elle adore !

Est-ce à dire que, tant que le dernier enfant n'a pas quitté la maison, la deuxième vie des mères ne commence pas vraiment ? J'aurais tendance à le croire. De fait, tout dépend de l'âge de l'enfant, de sa capacité d'autonomie ainsi que de l'âge auquel sa mère l'a mis au monde. En écoutant Catherine, 57 ans, me parler de son fils de 15 ans – elle l'a eu à 42 ans, c'était le premier, et il est resté l'unique –, j'ai eu l'impression d'entendre une toute jeune mère, l'œil rivé sur le calendrier des vacances scolaires dont dépendent encore ses propres possibilités de loisirs et de liberté. Un mari retraité⁵ et un collégien dans le même foyer, ce n'est pas toujours simple à manager.

« Nous partons en vacances d'hiver en février, au pire moment. Comment faire autrement ? Je sais, Louis pourrait partir en groupe avec des jeunes de son âge, mais il aime bien aller à la montagne avec nous. Son père rouspète très fort de se retrouver dans les embouteillages et les queues aux remontées mécaniques, mais, au fond, ça lui fait tellement plaisir d'être "encore" capable de skier un peu avec notre fils – pas toute la journée bien sûr, nous ne pouvons plus suivre ! Il n'y en a plus pour longtemps, autant en profiter. Ça passe si vite. Bientôt, il n'aura plus du tout envie de prendre ses vacances avec nous. »

Logiquement Catherine sera depuis longtemps à la retraite quand son « grand bébé⁶ » sera enfin adulte, elle fait partie d'une toute petite minorité de mères tardives dont les médias parlent énormément mais qui restent des exceptions, tout au moins quand il s'agit de grossesses volontaires. À l'inverse, la plupart des femmes que j'ai interrogées ont été mères entre 25 et 35 ans ; depuis longtemps, leurs rythmes de vie et leurs loisirs ne dépendent plus des faits et gestes de leurs enfants. Néanmoins, nous verrons que leurs petits-enfants prolongent souvent, pendant de nombreuses années encore, leur rôle d'« esclave consentante ».

La difficile « rupture du cordon »

Les mères de ces générations d'après-guerre ont, dans leur majorité, exercé une activité professionnelle. Après avoir si fort bataillé pour assumer leurs doubles

⁵Beaucoup d'enfants « tardifs » sont le fruit d'une deuxième union avec un papa nettement plus âgé que maman !

⁶Je tiens à préciser que l'expression « grand bébé » n'est pas de moi mais de Catherine. Trois fois au cours de notre entretien, elle a utilisé ces mots. L'ironie du propos traduisait, néanmoins, un attachement incroyablement viscéral. Un seul enfant à 42 ans conduit à déployer une intensité de sentiments maternels supérieure à la moyenne envers ce « ravisé » (c'est ainsi qu'on appelait, dans mon village cauchois, le tout dernier enfant des femmes quadras).

jours, elles reconnaissent avoir traversé une période d'euphorie quand leurs mêmes leur ont enfin lâché les baskets. En même temps, elles ont eu conscience qu'un lien très profond s'est rompu – d'aucuns diront que le cordon ombilical a enfin été coupé ! Cette rupture de cordon ne réjouit pas vraiment l'immense majorité d'entre elles. Très peu l'avouent – honte aux mères possessives et envahissantes dans notre société postfreudienne, gloire à celles qui ont réussi à autonomiser leurs rejetons ! En tendant l'oreille, on perçoit cependant chez beaucoup l'écho d'un véritable chagrin d'amour.

« Oui, je sais, je devrais être fière. J'ai réussi à faire de mes enfants de vrais adultes, purs et surtout durs. Ils sont autonomes et ne réclament plus "Maman" puisqu'ils trouvent leur équilibre affectif au sein de leur couple et de la cellule familiale qu'ils ont fondée avec leurs femmes et leurs enfants. En fait, mon amour maternel, tel que j'aurais envie de leur manifester parfois, ne leur sert plus vraiment, ils n'en ont plus l'usage. Ce dont ils ont besoin, c'est de mon temps, de ma disponibilité, de mon confort – pour ne pas dire de mon argent –, pour les aider à gérer leur vie de parents. Ma santé leur importe également, car cela les préoccuperait certainement de me savoir malade ou diminuée. La force de mes sentiments les encombre plutôt. Faire un câlin à sa maman est inimaginable pour ces grands gaillards. Pourtant, de temps en temps, j'aimerais tellement qu'ils m'embrassent encore pour de bon, qu'ils me prennent dans leurs bras ou qu'ils se serrent dans les miens, comme quand ils étaient petits. Ridicule... Impossible... Il n'en est pas question... Je n'oserais jamais... Et pourtant ! »

J'ai très bien compris ce que Colette – 63 ans, deux fils de 40 et 37 ans, trois petits-enfants – exprimait devant moi, ce jour-là. Comme elle, je n'ai que des garçons. Comme elle, je me flatte d'en avoir fait de vrais adultes qui n'ont besoin ni de moi ni d'un psy pour se tenir droit et prendre plaisir à la vie qu'ils se sont construite. Pourtant, comme elle, cette fierté ne suffit pas toujours à compenser les frustrations de mon amour maternel. Comme elle, j'ai souvent envié celles qui m'ont raconté l'extraordinaire complicité qui peut parfois s'établir entre mère et fille. Ah ! faire du shopping ensemble ! Pouvoir compter sur cette fille quand nous serons vieilles pour nous accompagner chez le médecin ! Partager ses émotions quand elle aurait été enceinte ! Toutes les mères « cheftaines de louveteaux » en ont rêvé un jour ou l'autre !

Je sais bien que cette intimité mère/fille n'est pas systématique ; les conflits entre femelles de même sang sont parfois d'une violence inouïe. Tous les ouvrages sur cette relation fondatrice et l'ensemble des témoignages de mes seniorettes démontrent au contraire qu'à être trop semblables on risque davantage de s'affronter. Il n'empêche, à regarder vivre et à écouter les confidences de certaines mères de filles, force est de constater qu'elles se déclarent en général mieux loties que nous autres, génitrices de jeunes mâles. Quand elles ont la chance d'avoir une descendance mixte, elles se sentent, en règle générale, plus en confiance, plus en harmonie, mieux acceptées par et chez leurs filles, que chez leurs fils.

Entre mères et fils, en définitive, les grands drames sont rares. Quand fâcheries il y a, elles prennent généralement leurs sources dans les difficultés relationnelles entre belle-mère et belle-fille. Ayant déjà précisément traité ce sujet dans un précédent livre, je n'ai pas l'intention d'y revenir longuement⁷ dans cet ouvrage ! Je peux simplement ajouter au dossier le millier de courriels⁸ reçus au moment de sa publication. Presque tous insistent sur l'incroyable fréquence des petits conflits et des grandes frustrations, générés par la coexistence de deux femmes aussi essentielles que la mère et l'épouse dans la vie d'un même homme. Le fils unique engendrant des rivalités presque insolubles, surtout si elles ne sont pas exprimées.

Dérive et tremblements

Seul remède à ces crises qui risquent d'empoisonner le climat familial de façon irrémédiable et par conséquent de pourrir la deuxième vie des mères : relativiser et rationaliser davantage. Une dédramatisation indispensable de part et d'autre, puisque BM et BF ne peuvent se déclarer ni totalement victimes, ni totalement coupables. Le plus souvent rivalités et désaccords se cantonnent à des escarmouches, et débouchent rarement sur une guerre ouverte ou une rupture définitive. Celle-ci risque uniquement d'intervenir si l'une des deux belligérantes décide de contraindre le malheureux homme, tiré affectivement à hue et à dia, à prendre parti. La nature profonde du mâle emmerdé l'empêchant, en règle générale⁹, d'assumer ce genre de situation, il préfère rompre carrément avec l'une des parties en présence – de préférence la mère –, pour ne pas subir au quotidien les reproches de l'autre.

Heureusement, ces situations extrêmes demeurent exceptionnelles !

Dans les relations avec les hommes qui furent nos garçons, j'ai noté peu de grandes engueulades, avec cris et larmes, silences prolongés, réconciliations effusives, comme cela se passe parfois avec les filles. En revanche les distances se prennent de façon plus insidieuse ; on assiste à un relâchement progressif des contacts, un espacement des rencontres, une pratique téléphonique qui se raréfie. Ce que j'appelle parfois « la dérive des continents affectifs ». Ce lent détachement se poursuit presque inexorablement entre deux générations d'adultes que leurs préoccupations et leurs plaisirs éloignent peu à peu les uns des autres. Quand tout va bien, mieux vaut se dire qu'il s'agit d'un phénomène normal, fort répandu d'ailleurs.

Parfois, la dérive est interrompue par un grand tremblement de terre, un accident de vie qui frappe l'une ou l'autre génération. Cancer, accident grave, divorce d'un jeune couple, chômage, maladie d'un petit enfant, deuil. Immédiatement les liens se resserrent, les solidarités fonctionnent, l'entraide se remet en place. Plus question de ratiociner sur les différends et les fâcheries

⁷*Nous les belles-mères*, Fayard, 2001.

⁸Mot français inventé pour désigner un e-mail. Personnellement, je ne suis pas convaincue de l'utilité de chasser tous les anglicismes de notre langage. Après tout, personne ne pense à franciser le « football » !

⁹Je ne veux pas utiliser le terme de « lâcheté masculine » qui me paraît un peu démagogique, mais je dois reconnaître que je l'ai très souvent entendu prononcé dans ce genre de situations où il faudrait avoir le courage d'affirmer son point de vue au lieu de fuir le problème.

stupides, la famille fait front dans l'adversité comme cela se pratique depuis que le monde est monde.

Les recours à l'entraide se multiplient

Contrairement à ce qu'avaient annoncé les futurologues du siècle dernier, les liens entre les générations restent très forts dans nos sociétés européennes. Ils résistent bien mieux à l'individualisme forcené de l'époque que les solidarités entre voisins, entre collègues ou même entre membres d'une même communauté.

À l'époque actuelle, les recours à l'entraide familiale se multiplient pour plusieurs raisons :

1. Croissance de l'espérance de vie. Davantage de moments à partager, de services à rendre, d'urgences à assurer dans les familles à quatre et même cinq générations¹⁰ que dans les cellules familiales réduites au seul couple « nucléaire » dont on nous avait prédit qu'il serait le modèle dominant à partir de la deuxième moitié du xx^e siècle.

2. Accidents de parcours en augmentation. Si les parents n'étaient pas là pour aider les jeunes à démarrer professionnellement et matériellement, la plupart vivraient très en dessous du seuil de confort et de sécurité financière et matérielle qui étaient les leurs dans leur enfance. En cours de vie professionnelle, la précarité et le chômage augmentent et entraînent des appels plus fréquents à l'entraide de la part des autres membres de la famille. Sur le plan de la santé, la prévention et les soins multiplient les occasions où une présence familiale apporte aide et réconfort. Plus on se soigne, plus on va souvent à l'hôpital, plus on a besoin des visites et du soutien de ceux qu'on aime. Le maintien des personnes âgées à domicile suppose une assistance quasi quotidienne de l'entourage familial.

3. Fragilisation du couple. Quand la famille horizontale (l'homme et la femme) se désagrège, les individus isolés se tournent vers la famille verticale (grands-parents, parents, enfants). Célibataires et familles monoparentales¹¹ cherchent auprès de leur cellule familiale d'origine une reconnaissance et une affection qui risquent de leur faire défaut et qui sont tout à fait indispensables pour tenter de préserver l'équilibre des enfants.

4. Activité professionnelle des femmes. Les mères actives demandent de l'aide pour pouvoir assumer leur double journée. Si elle est géographiquement proche, la famille est souvent la première à être sollicitée. En Espagne, par exemple, 60 % des enfants de moins de 3 ans sont gardés par leur grand-mère¹². En France nous ne sommes que 30 % à assumer cette tâche, essentiellement dans les petites

¹⁰Aujourd'hui, 71 % des femmes sont, au jour de leur mort, à la tête d'une famille de 4 générations. Étude de Delphine Chauffaut pour le Credoc, mai 2003.

¹¹Le nombre des familles monoparentales a été multiplié par trois en trente ans, pour atteindre 1,9 million à la fin des années 90. Elles représentent aujourd'hui 20 % des familles avec enfant, contre 9,3 % à la fin des années 60. Credoc, mai 2003.

¹²Du temps de Franco, les femmes espagnoles n'étaient pas encouragées à entrer dans le monde du travail, si bien que les grand-mères d'aujourd'hui sont presque toutes des femmes au foyer disponibles pour aider leurs filles. Comme il n'y a pas encore de crèches et peu d'écoles maternelles pour les petits, sans cette participation les jeunes mères espagnoles ne pourraient pas avoir d'activité professionnelle.

communes. Mais un tiers des grand-mères élevées au rang de nourrices agréées, représente une proportion importante quand on songe que beaucoup de mamies françaises sont encore actives professionnellement.

5. Mentalités plus libérales. La famille contemporaine se montre plus ouverte, accueillante, solidaire que par le passé. Quels que soient les choix de vie de ses membres, ils ne sont plus chassés du cercle familial au nom de la morale. Même si parfois on les désapprouve, il n'est plus question de rejeter, comme cela se faisait bien souvent jadis, les homosexuels, les mères célibataires, les divorcés, les délinquants, les prisonniers, et tous ceux qui ne se conformaient pas aux modèles d'une société intransigeante et souvent sectaire, du moins dans ses principes affirmés.

CQFD : plus le stress individuel rend la vie difficile à assumer, plus ceux qui ont la chance de trouver aide et assistance auprès de leur famille bénéficient d'un avantage irremplaçable. Les grandes détresses et les grandes solitudes résultent presque toujours d'une absence d'environnement familial.

À bout de bras, de cœur... et de nerfs

Qui est le chef d'orchestre et le principal interprète de tous ces échanges intrafamiliaux ? Qui rend visite aux malades hospitalisés ? Qui recueille les écoliers aux petites vacances pendant que les jeunes parents travaillent ? Qui supplie l'un (généralement le père !) de prêter – ou de donner – un peu d'argent aux autres (généralement les enfants !) ? Qui écoute les confidences des déprimés ? Qui, le mercredi, dépose l'une à sa leçon de solfège ou récupère l'autre au football ? Qui, une fois par semaine, accompagne au supermarché le – ou la – « troisième âge » qui ne conduit plus ? Qui facilite le dialogue entre les « ex » pour éviter que les enfants trinquent ? Qui rabiboche les fratries ? Qui téléphone pour avoir des nouvelles ? Qui se décarcasse pour aider les jeunes à s'installer ou à trouver du boulot ?

Qui tient à bout de bras, à bout de cœur – et à bout de nerfs parfois – ce bel édifice de la famille contemporaine qui croulerait sans elle ? Qui retisse sans relâche des liens que distend de plus en plus la complexité de la vie contemporaine ?

Les femmes de la maturité bien sûr. Vous aviez compris depuis un bon moment que je voulais en arriver là. Pour souligner le rôle tout à fait essentiel qu'elles assument dans notre société, au moment de leur deuxième vie. Il serait impossible à la collectivité nationale d'assumer, fût-ce financièrement, l'énorme travail social et humain qu'elles fournissent à titre individuel et bénévole. Dans un livre très intéressant sur le pouvoir des femmes de 50 ans, Roland Moreau, médecin, biophysicien et inspecteur général des Affaires sociales, constate¹³ :

« La garde des petits-enfants et la prise en charge des parents âgés reposent presque entièrement sur une seule personne : la femme de 50 à 60 ans, pivot de la famille... Distributrice de services aux ascendants et aux descendants, la femme-pivot a acquis, au sein de la famille, une compétence générale de

¹³Roland Moreau, *La femme de 50 ans, pouvoir et séduction*, Éditions du Rocher, 2001.

solidarité intergénérationnelle. À ce titre il est légitime et vraisemblable qu'elle soit le principal décideur des transferts financiers intergénérationnels... Face au chômage, la génération-pivot joue un rôle essentiel en termes financiers, mais aussi par l'aide psychologique et affective qu'elle dispense sans compter. Il n'est pas exagéré de considérer que la solidarité familiale déployée pendant les années 1990 a permis d'éviter une explosion sociale... »

Que l'importance de cette génération de femmes-pivots soit soulignée par un homme m'enchanté. Sans cette caution masculine, on m'aurait encore accusée de féminisme outrancier ! Féministe, oui, et fière de l'être, mais sans sectarisme. Pour avoir envie de prendre le parti des femmes, il suffit de les regarder vivre. À force de les rencontrer, j'éprouve effectivement à leur égard de profonds sentiments d'admiration et tendresse.

« En service » de 55 à 75 ans...

Seul point de divergence entre cet auteur et moi : la tranche d'âge à laquelle il situe l'action de cette « femme-pivot ». D'après mon enquête, j'aurais tendance à la vieillir un peu, plutôt 55 ans que 50 – l'âge moyen de la grand-maternité est de 52 ans et beaucoup de vieux parents sont encore à peu près autonomes bien au-delà de 80 ans. D'autre part je prolongerais sa « carrière » jusqu'à 70 ans au minimum – au-delà les forces commencent à diminuer, les vieux parents sont souvent décédés et les petits-enfants devenus ados ne tiennent plus à ce qu'on s'occupe trop d'eux ! Cependant, dans les années à venir, si les jeunes générations continuent à retarder l'âge de la procréation¹⁴, si les vieux parents restent autonomes plus longtemps, il y a fort à parier que les femmes-pivots auront fêté leurs 75 printemps quand ascendants et descendants feront encore appel à elles. Déjà, regardez autour de vous, vous constaterez que beaucoup de grand-mères de 70-75 ans demeurent en service.

Par exemple, mon amie Sylvie me raconte :

« L'été dernier, pendant quinze jours, en juillet, j'avais dix jeunes chez moi, au bord de la mer. Six petits-enfants, plus quelques copains. J'aurais dû refuser les copains, mais une fois que tu as dit oui à l'un, c'est difficile de dire non aux autres.

– Dix enfants et ados ! Mais quelle horreur ! Et tu n'avais personne pour t'aider ? Aucune de tes filles ou de tes belles-filles n'était là ?– Elles travaillent toutes, elles prennent leurs vacances en août. Impossible de trouver de l'aide ménagère pendant la saison. Je reconnais que c'était un peu fatigant. »

Son « un peu » m'a laissée béate d'admiration ; nourrir dix jeunes estomacs affamés pendant quinze jours de vacances – sans cantine et sans McDo dans le village – constitue une performance physique remarquable de la part d'une personne

¹⁴L'âge moyen du premier enfant est passé de 26,8 ans en 1980 à 29,2 en 2000. Il atteint actuellement 31 ans en région parisienne qui est toujours un peu à l'avant-garde en matière de comportements sociologiques (cf. Gérard Mermet, *op. cit.*)

statistiquement « âgée »¹⁵. Même si Sylvie défie les statistiques par sa vitalité et son énergie !

Nous avons cette conversation à table, et sa petite-fille assistait au dîner – elle vit chez sa grand-mère pour poursuivre ses études à Paris. Subitement elle est intervenue, avec un brin de reproche dans la voix, pour remettre les choses en place :

*« C'est vrai, nous étions nombreux... Mais franchement, Mamie, on ne t'a pas beaucoup dérangée... Nous n'étions là **que** pour les repas... »*

Je crois qu'elle n'a pas apprécié mon fou rire déclenché par son « **que** pour les repas » !

Si j'admire les grand-mères à tout faire, si je souhaite qu'on reconnaisse leur valeur et leurs mérites dans notre société souvent individualiste et brutale, si je trouve parfois que les jeunes parents abusent en les considérant comme corvéables à merci, je ne les plains pas. Tant que leurs petits-enfants ont moins de 12-15 ans, elles ont bien raison de se décarcasser pour assurer les mercredis et les petites vacances, bien raison de se ruiner pour acheter des chaussures aux petits pieds en perpétuelle croissance¹⁶, bien raison de bouleverser leurs emplois du temps personnels pour un 38,5 °C imprévu. L'affection qu'elles reçoivent en échange de leur participation les rémunère au centuple de leurs efforts et de leur temps. Ah ! les cavalcades quand on sonne à la porte, les « *C'est Mamie...* » triomphants qui nous accueillent, les baisers collants qui nous remercient, les secrets que l'on nous confie plus volontiers qu'aux parents, les mains sales qui s'agitent pour nous dire au revoir ! Pour parler management moderne, disons que le retour sur investissement affectif est d'un excellent rapport.

Dur, dur, les très vieux parents

Ce n'est hélas pas toujours le cas quand il s'agit d'assumer les problèmes de vie quotidienne des parents très âgés en perte d'autonomie. Cette prise en charge de grands vieillards pose à leur famille, et plus spécialement à leurs filles et belles-filles, elles-mêmes souvent retraitées, des problèmes matériels et affectifs considérables.

Nicole a accueilli chez elle sa maman de 84 ans, victime d'un œdème pulmonaire.

« À sa sortie de l'hôpital, il était hors de question de la laisser rentrer seule chez elle. Elle est donc venue habiter chez nous à titre provisoire. Mais ce provisoire s'est installé dans la durée. Nous cohabitons sans vrai problème. Maman

¹⁵En octobre 2003, aux 10^{es} Rencontres parlementaires sur la longévité, j'ai été, une fois encore, consternée d'entendre les orateurs parler des plus de 60 ans en les qualifiant de « *personnes âgées* ». Certains intervenants appartenaient comme moi à cette catégorie : ont-ils apprécié d'être traités de « *personnes âgées* » ? Je pousserais le raisonnement encore plus loin en précisant qu'il ne s'agit pas, de ma part, de narcissisme, mais d'une simplification outrancière qui évacue la complexité de la tranche d'âge « *post-60 ans* ».

¹⁶Je ne sais pas pourquoi mais l'achat de souliers doit avoir une valeur symbolique. Une vendeuse me disait un jour que les grand-mères représentent plus du tiers de sa clientèle !

est installée dans notre chambre, la plus confortable et la plus silencieuse de l'appartement. Nous nous sommes repliés, mon mari et moi, dans la grande pièce où nous travaillons et dormons.

Il faut dire, pour être totalement juste, que maman qui n'a pratiquement jamais travaillé à l'extérieur, et ne touche que la moitié de la pension de réversion de mon père, ne pourrait en aucune façon payer les mensualités exorbitantes des maisons de retraite. Nous pourrions sans doute l'aider, ma sœur et moi, mais je préfère qu'elle vive à la maison, heureuse, calme et parfaitement soignée.

J'avoue être de temps à autre fatiguée, voire agacée par cette présence perpétuelle et parfois exigeante qui me tient en permanence cloîtrée – sauf quand ma sœur, qui n'est pas encore à la retraite, vient prendre ma place pour me permettre de sortir. Mais c'est un choix, et je dois dire que, la plupart du temps, je suis satisfaite que ma mère, qui est gaie et drôle, vive avec nous... J'aurais eu tellement mauvaise conscience de la mettre dans un "mouroir" ! »

Une vieille dame gaie et drôle bien que souffrante, un mari qui accepte, sans drames, de céder sa chambre à sa belle-mère, une fille dévouée au point de vivre cloîtrée, l'histoire de Nicole est exemplaire. Vous pouvez m'en croire, elle n'est pas fréquente par les temps qui courent. Les rythmes de vie souvent agités de la troisième génération et les caractères souvent peu commodes de la quatrième s'accordent de plus en plus difficilement.

La hantise de la cohabitation

La solution de la cohabitation, fréquente dans les civilisations agraires et dans les pays à faible espérance de vie, ne correspond plus aux conditions de vie et aux souhaits des individus dans les sociétés européennes avancées. Quelques chiffres le démontrent :

- En France, 75 % des personnes de plus de 75 ans vivent chez elles¹⁷. D'ailleurs 70 % des plus de 60 ans sont propriétaires de leur logement.

- Les deux tiers des 628 000 personnes confinées au lit ou au fauteuil refusent de quitter leur domicile, elles ne veulent (ou ne peuvent) pas aller en maison de retraite, ni habiter chez leurs enfants. Néanmoins 80 % d'entre elles bénéficient de l'aide de membres de leur famille.

- En France, 12,4 % seulement des personnes de plus de 60 ans vivent avec un de leurs enfants¹⁸, ce qui place la France presque à égalité avec l'Allemagne (13,7 %) et l'Angleterre (13 %). Deux pays ont un taux de cohabitation encore plus bas : les Pays-Bas (9,1 %) et la Suède (5 %). En revanche, au Japon (50,4 %), en Italie (42,1 %), et en Espagne (40,5 %) plusieurs générations habitent bien plus fréquemment sous le même toit.

¹⁷Tous ces chiffres concernant les personnes âgées sont extraits d'un dossier du *Monde* : « La France face à ses vieux », 15 septembre 2003.

¹⁸Toujours cette manie de classer les plus de 60 ans, en vrac, parmi les « personnes âgées » ! Il peut aussi bien s'agir de grands vieillards dépendants que de grand-mères hyperactives et dynamiques. Au cours de mon enquête j'ai rencontré beaucoup de foyers à trois générations : grand-mère veuve ou divorcée, mère monoparentale, et enfants dont elles partagent la charge au quotidien.

Pourquoi cette exception française par rapport à nos deux voisines latines, l'Italie et l'Espagne ? Le culte de la « Mamma » dans les pays méditerranéens ne suffit pas à tout expliquer. À mon sens, il faut prendre en compte la volonté d'indépendance des Françaises, libérées et actives depuis bien plus longtemps que leurs voisines. Et puis la catholicité – avec ses nombreuses conséquences sur l'image de la femme, d'abord mère – est moins forte en France qu'en Espagne et en Italie. Au cours de mon enquête, j'ai constaté une véritable angoisse des femmes de la deuxième vie à la perspective de leurs relations avec leurs enfants au moment du grand âge. Plus leurs vieux parents pèsent – ou ont pesé – sur elles, plus le caractère de leurs ascendants est devenu difficile au fil des ans, plus mes interlocutrices exprimaient la hantise de faire subir, plus tard, les mêmes difficultés à leurs descendants (enfants et petits-enfants) :

« Pour rien au monde je ne voudrais habiter chez mon fils quand je serai vieille. Le jour où je ne pourrai plus vivre seule, je souhaite qu'on me mette dans une bonne maison de retraite. Je me souviens de ma grand-mère qui a vécu ses cinq dernières années chez nous. Elle se sentait toujours de trop. Elle s'en plaignait quelquefois auprès de moi : "Ta mère a absolument voulu me prendre ici, mais elle me houspille sans arrêt. Elle a du mal à admettre que je sois une très très vieille dame qui fait les choses lentement." C'est vrai que maman n'était pas très gentille avec elle mais c'est vrai aussi qu'elle était devenue acariâtre, jamais contente. Je ne veux pas imposer à mes enfants cet être diminué que je risque de devenir. »

Je partage totalement ce refus de toute promiscuité familiale dans les derniers temps de ma vie. Par dignité d'abord, pour ne pas imposer à ceux qui m'auront aimée debout et de bonne humeur le spectacle quotidien de ma décrépitude. Par discrétion ensuite, il me paraît impensable de faire subir une présence aussi lourde à un quelconque couple de mes enfants. Quand j'aurai 90 ans, certains de mes fils – et leurs femmes – auront presque 70 ans. Rien ne prouve qu'ils auront la patience, ni même la force, de me supporter.

Qu'on ne me dise pas qu'il y a peu de risque pour que je devienne, dans vingt ans, une vieille dame revêche ou déprimée puisque j'ai encore, aujourd'hui, la force et la joie de vivre chevillées au corps. Personne ne peut présumer de son devenir physique et intellectuel. Les observations des seniorettes concernant leurs très vieux parents ne m'ont guère donné le moral sur ce point précis. Je ne parle pas seulement des incompatibilités de caractères, datant de l'adolescence ou même de l'enfance, qu'aggrave irrémédiablement la rigidité du grand âge. Ni des personnes atteintes de la terrible maladie d'Alzheimer, dont nous savons à quel point elle peut désintégrer la personnalité des malades qui en sont touchés. Ce qui m'inquiète davantage, c'est que la majorité de mes interviewées témoignaient, avec mélancolie, d'une mutation complète des personnalités de leurs mères très âgées¹⁹.

« Jeune, maman était tout le contraire de ce qu'elle est devenue. Active, intelligente, toujours prête à faire un câlin ou une promenade, elle adorait rire et plaisanter. Elle a merveilleusement tenu le coup jusqu'à 88 ans, jusqu'à son gros

¹⁹Les pères ne sont guère plus faciles à vivre mais il y en a beaucoup moins !

pépin de santé. À partir de là, elle s'est comme recroquevillée sur elle-même, ne s'occupant plus que de ses douleurs, ses insomnies, ses bobos et autres maux de tête ou d'estomac... Elle, restée longtemps si coquette, ne fait même plus l'effort de se coiffer quand je vais lui rendre visite. Quelle tristesse pour elle, et pour nous ! »

J'ai beaucoup hésité à faire état de ces témoignages désolés. J'essaie en général de me montrer positive dans mes réflexions et, en l'occurrence, cet aspect destructeur de la grande avancée en âge, si souvent évoqué, n'a franchement rien de réjouissant. Alors pourquoi mentionner, dans ce livre sur la deuxième vie, cette éventualité dont la menace n'intervient que beaucoup plus tard, souvent au-delà de 90 ans, dans la toute dernière étape de l'existence ? Pour deux raisons :

1. Pour rassurer les filles-pivots confrontées à cette dégradation de leurs relations avec leurs parents très âgés. Elles ne sont pas des exceptions. J'ai toujours pensé que la banalisation d'une situation douloureuse en facilite l'acceptation et, en plus, évite une culpabilisation excessive devant ce qu'on pourrait taxer de mauvais sentiments. Psychologiquement, mieux vaut en vouloir à la vie en général qu'à un être en particulier.

2. Optimiste invétérée, je ne peux m'empêcher d'espérer qu'en étant hyperconsciente des risques de désintégration de mon caractère, je lutterai plus efficacement contre les atteintes du grand âge. Surtout j'essaierai de prendre à temps les décisions me concernant, pour ne pas laisser à mes enfants la responsabilité affective et matérielle de ma fin de vie.

Sur ce dernier point, je me berce peut-être d'illusions. Peut-être finirai-je par laisser à mes pauvres enfants la charge de mes dernières années, car je n'aurai plus les capacités physiques et intellectuelles qui me permettent aujourd'hui d'envisager une fin de vie dans la paix et la dignité. Ni trop tôt, ni trop tard, la marge est peut-être étroite. J'espère quand même partir vite et bien, ce serait ma façon à moi de demeurer une mère responsable en pleine révolution de la longévité.

Quelle maman héberger ?

Je fais souvent remarquer, à ceux qui s'insurgent contre l'égoïsme des enfants matures²⁰, qu'il leur est tout à fait impossible de s'occuper et de loger, chez eux, deux, trois voire quatre de leurs très vieux parents. Toujours à cause de cette sacrée espérance de vie, les têtes blanches vivent de plus en plus longtemps en couple²¹. Difficilement pensable de les intégrer à plusieurs dans un foyer filial, lui-même déjà confronté, l'âge venant, aux problèmes de la retraite. Imaginons néanmoins, comme cela se produit encore assez souvent, que les deux belles-mères restent veuves, comment choisir celle que l'on hébergera ? La sienne ou la vôtre ? Mieux vaut les aider chacune, séparément, à vivre le moins mal possible, ces dernières années tant

²⁰J'avais d'abord écrit « des grands enfants », mais ça faisait ados. Ensuite j'ai choisi des « vieux enfants » par rapport aux « très vieux parents », mais j'ai eu peur de vexer mes chers garçons. En fait il va falloir inventer un qualificatif pour désigner les êtres que nous avons mis au monde et qui deviennent tout autant des adultes que nous.

²¹La plus longue survie de chacun des époux retarde la rupture du couple. Ainsi, en 2000, à 70-74 ans, 79 % des hommes et 51 % des femmes étaient mariés contre respectivement 77 % et 43 % en 1980 (cf. *Population et Sociétés*, n° 389, avril 2003).

redoutées. Il faudra, alors, organiser autour d'elles, à leur domicile ou en maison de retraite, un réseau d'assistance – ce qui, hélas, risque de coûter des fortunes !

À ce propos, je voudrais m'élever contre le discours accusateur des médias envers les familles, surtout depuis les quinze mille morts de la canicule 2003. On a répété, à longueur d'ondes, que les grands vieillards étaient morts, de soif et de chagrin, abandonnés par leurs enfants, dans des logements vétustes, au sixième étage d'immeubles sans ascenseur. Cette situation a certainement concerné un millier de femmes ou d'hommes sans famille, sans enfants, ou dont les proches ont depuis longtemps disparu de leur horizon, mais la majorité des décès ont eu lieu, on l'a appris ensuite, dans des maisons de retraite où les victimes de la canicule n'étaient pas totalement isolées, même si le personnel de service se trouvait, surtout en plein mois d'août, en sous-effectif.

Marie-Noëlle, directrice d'une petite maison de retraite privée dans une bourgade du Calvados, interrogée à l'automne 2003, insiste, au contraire, sur la présence fréquente auprès de ses pensionnaires des enfants – souvent eux-mêmes déjà âgés – et parfois des petits-enfants et arrière-petits-enfants. Si, en la circonstance, le peu de mobilité des ruraux explique sans doute la présence des familles restées géographiquement proches, la vision qu'on a voulu donner d'une population murée dans son égoïsme, dramatiquement indifférente au sort de ses aînés, est, fort heureusement une contre-vérité.

En revanche, deux choses préoccupent cette professionnelle du quatrième âge : l'inquiétante multiplication des démences séniles et autres syndromes incurables mais qui n'infléchissent pas le taux de mortalité, et la disparition de très vieux enfants qui laissent derrière eux des parents encore plus âgés. Elle cite le cas de la doyenne de ses résidents, morte à 105 ans, et restée la seule survivante de sa famille quand sa fille de plus de 80 ans est morte atteinte de la maladie d'Alzheimer. On prévoit que le nombre des plus de 85 ans quadruplera d'ici à 2050 – les centenaires seront plus de 100 000 au milieu de ce siècle –, il est évident que les solidarités familiales ne pourront en aucun cas suffire à régler ce problème de la longévité qui risque de peser très lourd sur les épaules des jeunes générations dans les trente ans à venir.

Reste que, pour l'heure et pour un certain temps encore, on n'a pas fini de faire appel aux femmes-pivots dans les familles à trois, quatre et peut-être bientôt cinq générations vivantes²². Elles répondront présentes, à l'évidence, demain comme hier, à condition d'en avoir la force morale et physique. Une forme souvent remise en question, au moment de la ménopause, mais qu'elles sont décidées à conserver et à prolonger bien au-delà des délais impartis aux femmes des générations précédentes.

²²En 2001, l'Insee a dénombré 30 000 arrière-arrière-grands-parents.